

vent résister à la solitude démoralisante de ces régions, voient leurs efforts assez vite récompensés. Mais là comme ailleurs il y a des déboires. Il est bien difficile pour un Français comme pour tout autre étranger qui va là-bas avec son courage pour seul avoir, de faire mieux que joindre les deux bouts. Dans tous les cas le cultivateur français de l'ouest vit, et il n'a pas, comme son compatriote ouvrier de l'est, la préoccupation d'un chômage annuel, dû aux conditions climatiques; il est toujours assuré de sa subsistance, et c'est beaucoup à notre époque de vie chère et de différends industriels.

L'on trouve dans le Manitoba, l'Alberta, la Saskatchewan et la Colombie Britannique des groupements français assez importants. Ces villages portent généralement des noms français, ou bien comme Frenchville, en Colombie britannique, qui indiquent que la population est d'origine française. Un de ces petits villages exclusivement français de l'ouest, Saint-Claude, dans le Manitoba a battu, croyons-nous, tous les records de mobilisation. Il a envoyé au front soixante-dix hommes, c'est à dire presque tout l'élément adulte. Pendant toute



*Le Duc de Connaught.*

la durée de la guerre, les femmes furent presque seules au village. Parmi les réservistes se trouvaient le maire et le receveur des Postes. Plusieurs autres communes du district de Kootenay, en Colombie britannique, qui étaient peuplées presque exclusivement de Français, se trouvèrent ainsi désertés soudainement au lendemain de la déclaration de la guerre.

En Colombie britannique, les Français font un genre de culture différent de celui auquel se livrent leurs compatriotes des trois autres provinces de l'ouest. A la place du blé et autres grains ou de l'élevage des bestiaux, ils font la culture des fruits. La Colombie britannique est d'ailleurs très renommée pour ses admirables vergers auxquels le climat très tempéré de cette province convient très bien. Pommes, poires et fraises tiennent lieu pour les Français de Colombie du froment et de l'avoine que moissonnent chaque année leurs concitoyens des provinces voisines.

Si la situation dans laquelle la guerre et l'appel aux armes devaient laisser les Français du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan était embarrassante, celle des Français de la côte du Pacifique était cent fois pire. En effet si les premiers n'ont pu retirer de leur terrain aucun profit pendant toute la durée de la guerre, du moins ils n'ont pas perdu leur capital, fruit de longues années de travail. Les Français de Colombie ont perdu et les revenus et le capital. Ce dernier était représenté par les arbres et autres plants qui se trouvaient sur la propriété plutôt que par le fond même du sol; or dans presque tous les cas, ce capital a été détruit, faute de soins que ne pouvait donner le propriétaire à ses arbres, puisqu'il était au front en train de combattre. Les rats et autres vermines ont fait des dégâts considérables chez ces braves mais malheureux Français. Nous donnons ailleurs des exemples qui indiquent la mesure du sacrifice de ces hommes qui ont préféré perdre tout leur argent plutôt qu'une parcelle de leur honneur. Il n'y a pas de croix qui puisse récompenser de tels actes d'abnégation. Mais, en réfléchissant bien, maintenant que tout est fini, n'est-il pas curieux de constater ce fait coutumier et pourtant anormal que des hommes se battent pendant des années pour la conservation d'un bien dont ils se trouvent dépouillés au jour de la victoire, justement parce qu'ils ont voulu le défendre et le garder. Ironie de la guerre! Les gouvernements indemnisent les riches industriels dont les usines ont été détruites par les Allemands dans les régions envahies. Mais qu'a fait le Gouvernement français jusqu'ici pour ces braves entre les braves qui, après avoir tant contribué à la victoire, se voient complètement ruinés? Rien et moins que rien, puisque ces malheureux perdent encore, en raison du change, le bénéfice de leur prime de démobilisation, perte que personne ne veut compenser.

Il y a une troisième catégorie de Français habitant le Canada. Ceux là sont encore plus éloignés du sol natal que tous les autres: ce sont les vrais exilés. Nous voulons parler des Français employés par les grands établissements de la Baie d'Hudson et de Revillon Frères dans leurs comptoirs de l'extrême nord, où ils font la traite des pelleteries avec les Indiens et les Esquimaux. Complètement isolés du reste du monde pendant de longs mois, ils ne reçoivent de nouvelles de France qu'une fois par année. Ainsi, la mitraille avait fait déjà des centaines de milliers de victimes et une grande partie de notre territoire national était envahi depuis plusieurs mois, quand ils apprirent pour la première fois qu'une guerre atroce faisait rage dans les trois quarts du globe.

Voilà donc quelles étaient à peu près les conditions dans lesquelles vivaient nos compatriotes du Canada au mois d'août 1914, lorsque sonna la générale, appelant tous les Français à la défense du sol natal, qui venait d'être lâchement attaqué par un voisin cupide et fou d'orgueil.

Ainsi que ces notes très brèves l'indiquent, la situation des Français du Canada était toute particulière, en raison de leur éloignement de la mère patrie, de leurs occupations et de l'embarras dans lequel leur départ précipité devait nécessairement plonger leurs familles.

Dans le chapitre qui suit nous verrons que malgré ces difficultés, malgré les sacrifices que leur départ leur imposait, les Français du Canada ont stoïquement et noblement accepté et supporté l'épreuve qui leur était moralement imposée. Sans aucune hésitation, ne voyant que le salut de la patrie à assurer, l'honneur du drapeau à défendre, ils sont partis par milliers, refoulant dans leur mâle poitrine la douleur amère que leur causait